

Eric Cobast, grand manitou de la « culture gé »

PORTRAIT - Cet agrégé de lettres a fait de la préparation aux épreuves de concours des grandes écoles sa spécialité. Et son business

Monsieur Cobast ! » Dans les rues de Paris, au supermarché en bas de chez lui, « dans un boui-boui à Athènes ou sur un quai de gare à Lyon », Eric Cobast est habitué à se faire aborder par d'anciens étudiants. « Ça m'arrive tout le temps », lance ce professeur de culture générale de 59 ans, dont le costume trois pièces, les cheveux gominés et les chaussures vernies détonnent dans le monde vestimentaire policé de l'enseignement.

Depuis son estrade, Eric Cobast en a vu défiler, des élèves. La préparation aux épreuves de « culture gé » de Sciences Po, de l'ENA, de HEC, cet agrégé de lettres en a fait sa spécialité. Pendant vingt-cinq ans, jusqu'en 2013, il a œuvré à l'Ipesup, tremplin aussi onéreux qu'efficace vers les grandes écoles et les concours de l'administration. Entre les stages d'été, les prépas à l'année, celles du week-end et ses heures en hypokhâgne au lycée Daniélou (Rueil-Malmaison), le compteur a vite tourné : « J'ai dû avoir jusqu'à

2 000 élèves par an, donc 40 000 au minimum », estime-t-il. Parmi eux, des membres du gouvernement, des députés, des journalistes, nombre d'énarques, des juges... « J'ai été le prof de philo d'une bonne partie des élites parisiennes ou la quarantaine », constate le professeur.

« Les savoirs en réseaux »

« La culture générale, au début, j'imaginai ça comme un truc risible, du style Trivial Pursuit, un ensemble de choses un peu futiles qui témoignent d'une pseudo-ouverture d'esprit. Et puis, j'ai découvert que, dans les épreuves des concours, cela pouvait être intéressant. En fait, la culture gé, c'est une réflexion conceptuelle avec une ossature philosophique light, qui permet de mettre les savoirs en réseaux. »

Un cours à la Cobast a quelque chose d'une potion magique. Un départ sur un mot, un thème. Une attention particulière, en introduction, à l'étymologie, souvent source de problématiques. « Le mot "désir" vient du mot

"étoile" en latin. Le désir prend celui qui a la nostalgie de l'étoile, qui est en manque d'un repère. Le désir est donc du côté du manque, on peut l'opposer au besoin. Et là on peut commencer quelque chose d'intéressant », déroule-t-il. Des références tous azimuts – littérature, histoire, philosophie, actualité, mythologie grecque, histoire de l'art... « J'adore commenter les tableaux, les symboles. » Quelques livres incontournables : Roland Barthes – *Mythologies* et *Fragments d'un discours amoureux* (« J'ai une totale fascination intellectuelle pour lui »), Michel Pastoureau et son *Petit Livre des couleurs*, Hegel – le sujet de sa thèse...

« Les cours étaient bons, centrés sur ce qu'on attendait d'une copie. A l'époque, j'étais choqué d'une telle instrumentalisation de la culture, mais c'était redoutablement efficace », se souvient un haut fonctionnaire qui a décroché un 16 à l'épreuve lors de son entrée à Sciences Po. Ses ficelles, les anciens s'en souviennent encore, des années après. « Au début de l'année il a dit : "Vous allez arrêter d'écrire de manière horizontale. A gauche,

les idées. A droite, les exemples". Et là, on se dit : ah ouais, y a un truc ! Aujourd'hui, ma culture philo, mes notions sur Descartes ou Hegel, c'est beaucoup de Cobast », raconte le journaliste de France Inter Bruno Duvic, passé par l'Ipesup et Sciences Po.

« Un côté esbroufe »

Mais la « méthode Cobast », ce qui fait que des années après, des élèves se souviennent de lui, c'est son style, entre show télé, stand-up et spectacle de magie. « Il peut tenir un amphî », raconte l'un d'eux. « Mes cours sont très joués, très préparés », explique ce passionné de théâtre, qui a enseigné cinq ans dans un lycée français en Espagne avant de bifurquer vers l'Ipesup.

« Sur le fond, chez Cobast, je me rends compte avec le recul qu'il y avait parfois un côté esbroufe, mais il était brillant à l'oral, ce qui faisait qu'on adorait ses cours », poursuit Bruno Duvic. Le goût des paillettes, Eric Cobast, fils d'une institutrice, ne le sort pas de nulle part. Son père était producteur de cinéma et animateur télé, époque ORTF – Pierre Tcher-

nia venait à la maison. A l'antenne, il captait les jeunes esprits : « Les dessins animés du jeudi après-midi, c'était lui, regardez sur l'INA [Institut national de l'audiovisuel], on a exactement la même tête, c'est dramatique », s'amuse Eric Cobast.

Ses succès en amphî, Eric Cobast les a déclinés en librairie : une cinquantaine de titres, « 250 000 exemplaires ». Ses petits précis de culture générale aux couvertures bariolées ont longtemps été des références pour les concours, aux côtés des manuels d'histoire contemporaine Berstein et Milza. Il a depuis fait fleurir le business : manuels, cahiers de révisions, *Les 100 mots de la culture générale*, les 100 dates, les 100 lieux...

Faisant son marché dans toutes les disciplines, officiant dans une prépa privée lucrative, déclinant les titres marketing en librairie, catalogué libéral... Forcément, cet agrégé n'a pas que des amis. En particulier dans le monde universitaire – même s'il a été édité par l'une des maisons respectées du Quartier latin, les Presses universitaires de France.

Lui dresse une frontière entre « le monde des profs de prépa et celui des profs de fac », agrégés versus docteurs, grandes écoles contre universités, « il y a des jalousies des deux côtés », commente ce prof éclectique qui cite Baudelaire comme Michel Onfray et peut lire, le soir, le dernier polar de Michel Bussi (« *Les trucs qui marchent, je les lis, pour comprendre l'esprit de l'époque* ») tout en jetant un œil sur BFM-TV.

Depuis six ans, Eric Cobast a quitté l'Ipesup pour Inseec U, un groupe d'écoles supérieures privées de 25 000 étudiants racheté, en mars, par le fonds britannique Cinven pour le montant colossal de 800 millions d'euros. Il développe aujourd'hui une offre de cours en ligne, et a lancé une « académie de l'éloquence », avec des cours en formation initiale et continue. Mettre la culture générale au service de l'oral, de l'argumentation : c'est dans ses cordes. « Finalement, cela revient toujours aux mots, trouver les mots justes. » Des mots à faire sortir du chapeau. ■

JESSICA GOURDON